

1

Carole s'élança à travers le jardin et se dirigea tout droit vers le grand hêtre pleureur dont les longues branches, tombant de très haut, venaient caresser le gravier. Ecartant la jupe de feuilles luisantes, la fillette se trouva prisonnière de l'arbre qui s'élevait au-dessus d'elle en chapelle gothique. Que de fois elle s'était réfugiée là pour y réfléchir à sa guise, échapper aux taquineries de son frère ou terminer un livre passionnant. Carole aimait la paix et le mystère de cette retraite que seul troublait le babil des feuilles avec le vent.

Ce jour-là, l'arbre était le refuge de sa misère. Adossée au tronc, Carole, les traits tirés, fixait sans la voir la toile d'araignée qui se balançait dans un rai de lumière. Les paroles qu'elle avait entendues en rentrant de l'école torturaient son cœur.

— C'est décidé, avait dit son père, j'ai trouvé un amateur. La maison est vendue. D'ailleurs, tu le sais, nous ne pouvons plus vivre ensemble. Mon patron m'offre de partir en Amérique. J'ai accepté. Ainsi tu seras libérée de ma présence jusqu'au moment où le divorce sera prononcé.

Carole s'attendait à une protestation véhémement de sa mère, mais un silence écrasant avait suivi. La porte s'était ouverte brusquement et la fillette, incapable de rencontrer son père, avait pris la fuite.

La tête entre les mains, Carole réfléchissait. Depuis longtemps elle avait remarqué les absences de plus en plus fréquentes de son père,

son air préoccupé, son indifférence. Sa mère, constamment malade, délaissait le ménage. A peine rentrée de l'école, Carole devait faire des courses, laver la vaisselle, ou préparer le repas du soir, tandis que sa mère reposait dans une chambre obscure, une compresse sur le front. Le médecin, souvent consulté, ne semblait pas trouver de remède à ses fréquents malaises. Si au moins elle avait la rougeole ou l'appendicite, se disait Carole, ce sont des maladies désagréables mais qui ont un commencement et une fin.

La fillette pensa à son père. Depuis toute petite, elle avait été fière de lui, de sa force, de son intelligence, mais sans éprouver pour tout cela aucune intimité avec lui. Depuis quelque temps, elle aurait pu compter les occasions où il s'était vraiment intéressé à ses enfants, où il leur avait accordé un peu de son temps toujours trop précieux pour le perdre avec eux. Ses succès scolaires étaient seuls capables d'amener un sourire sur son visage fermé. Les aimait-il, elle et Patrick ? Comment pouvait-il les abandonner ainsi et vendre la maison où ils étaient nés ? La maison vendue, la famille disloquée et maman malade, c'en était trop. Carole laissa couler ses larmes et sanglota, le visage caché dans ses mains.

Soudain un bruit de pas lui fit relever la tête et la voix impatiente de son frère retentit tout près de l'arbre.

— Carole, où es-tu ?

Avant que la fillette ait eu le temps d'essuyer ses larmes, le secret de l'arbre fut violé et un jeune garçon de treize ans, à la stature athlétique, aux yeux vifs et rieurs, apparut encadré de feuilles.

— Au monde que fais-tu là ? s'écria Patrick. Il y a une heure que je te cherche. Qu'il fait sombre dans cet arbre ! Viens donc faire une partie de ping-pong avec moi ! Je sors d'une composition de deux heures dont le sujet ne m'a guère inspiré : « Eloge du rêve ». Que veux-tu dire là-dessus !... Qu'as-tu donc, tu ne réponds rien, tu pleures ? Qu'est-ce qui se passe ?

Sans répondre Carole tira son mouchoir de sa poche et s'essuya les yeux.

— Tu as fait un zéro « d'arith », je pense. Pas besoin de te morfondre. Tu es assez « calée » pour te payer de temps en temps une « coulée ».

— Laisse-moi, dit Carole d'une voix rauque. Ce n'est pas ça. Je n'ai pas envie de jouer. D'ailleurs il faut que je finisse mes leçons et maman aura besoin de moi.

— Mais dis-moi donc pourquoi tu pleures, insista Patrick. C'est un chagrin de filles, quoi ! Tu t'es brouillée avec cette pimbêche de Colette, ton amie intime. Non ? Alors tu as triché et le maître t'a attrapée, allons avoue !

— Non, Patrick, ne me tourmente pas ! Je te raconterai tout, ce soir, pas maintenant.

— Soit, je te laisse, mais cesse de pleurer. J'irai d'abord chez Jean-Jacques car j'ai oublié de noter les devoirs pour demain. Ici Ralph !

Sur ces mots, Patrick laissa retomber la branche, siffla son chien et prit sa course vers le portail qu'il claqua derrière lui.

Lasse de sa prison verdoyante, Carole s'échappa vers la lumière. Elle longea la plate-bande où dahlias et chrysanthèmes flambaient sous le soleil et ne résista pas au plaisir d'en faire un bouquet. Elle aimait les teintes chaudes de l'automne. Disposer des fleurs dans des vases qu'elle choisissait minutieusement était pour elle un plaisir particulier. Aux gueules-de-loup pourpres, elle mêla le rose des dahlias et l'or cuivré des chrysanthèmes. Elle allait ajouter un delphinium tardif lorsqu'une fenêtre s'ouvrit et une voix plaintive retentit.

— Carole, quelqu'un a sonné à la porte. Va répondre, je t'en prie. Je ne puis me tenir debout.

Sa gerbe sur les bras, Carole gravit rapidement les quelques marches de la terrasse et traversa en courant la salle à manger et le vestibule.

Derrière la porte se trouvait un inconnu, chargé d'une lourde serviette.

— Puis-je parler à M. Garnier ? demanda-t-il à la fillette.

— Il n'y a pas de M. Garnier ici, répondit Carole, étonnée.

— Oh! pardon! Je croyais que mon ami avait déjà déménagé. C'est une erreur. Excusez-moi de vous avoir dérangé.

L'étranger ouvrait vivement la porte pour se retirer quand un chien énorme bondit sur lui. Sous l'effet de la surprise, il lâcha sa serviette gonflée qui s'ouvrit brusquement et un flot de petits livres se répandirent sur le palier.

Carole se précipita pour les ramasser tout en maintenant fermement Ralph qui grondait sourdement.

— Quel maladroit je suis! s'écria le monsieur. Laissez-moi ramasser mes livres. Tenez votre chien, c'est tout ce que je vous demande.

— Non, non, dit Carole, je veux vous aider. C'est la faute de Ralph. Il est jeune, il ne sait pas encore se conduire. Je croyais qu'il avait suivi mon frère. On ne sait quelle idée lui a pris de revenir tout seul à la maison.

Lorsque tous les volumes eurent regagné leur place, Carole et le vieux monsieur se relevèrent en riant.

— Oserais-je vous laisser un de ces livres en souvenir d'un importun? dit-il en souriant.

— Cela ne vaut pas la peine, dit Carole.

— Je serais heureux de vous l'offrir, à moins que vous ne le possédiez déjà.

Et l'étranger plaça entre les mains de Carole réticente un petit volume noir qu'elle feuilleta avec hésitation.

— Non, avoua Carole, je ne l'ai jamais lu, mais je ne crois pas qu'il m'intéresse beaucoup.

— C'est le livre de Dieu, dit l'inconnu en fixant gravement la fillette. Tenez, gardez-le et allez à la découverte. Vous y trouverez le bonheur, ajouta-t-il en s'éloignant.

Carole n'osa résister. Elle courut dans sa chambre et jeta dans un tiroir le cadeau de l'étranger. Le lirait-elle? Elle n'en avait aucune envie. Comment trouver le bonheur dans ce volume rébarbatif? Elle n'y comprenait rien. Le bonheur? On ne le trouvait pas dans les idées abstraites, mais dans l'accomplissement de ses désirs.